

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 8 (1887)
Heft: 11

Artikel: Malangé
Autor: Chatelain, Héli
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-133132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fleuve où il fera le service de la station de l'Équateur. Les deux vapeurs, la *Ville de Bruxelles*, et le *Roi des Belges*, doivent, à l'heure qu'il est, être arrivés à Léopoldville.

MM. Kund et Tappenbeck sont partis pour se mettre à la tête de l'expédition allemande chargée de fonder la station scientifique du Cameroun. Le Dr Braun y sera attaché comme botaniste, et le Dr Weissenborn, en qualité de zoologiste. Le Dr Zintgraff est reparti le 30 septembre pour continuer l'exploration de l'intérieur au delà de la baie de Cameroun.

La *Gazette de Londres*, journal officiel, a publié une notification portant que les territoires suivants, dits districts du Niger, sont placés sous le protectorat de la reine, savoir : les territoires de la ligne du littoral compris entre la rive occidentale du Rio del Rey et le protectorat britannique de Lagos, ainsi que tous les territoires soumis à l'administration de la Société royale du Niger, dans le bassin du Niger et de ses affluents.

M. George Angeli, revenu récemment d'une exploration dans le Sahara occidental, en a rapporté un projet de chemin de fer direct du cap Juby à Timbouctou et au Niger. Il dit avoir obtenu des concessions des chefs du Sahara et du Soudan. A l'en croire, le terrain serait parfaitement plat, il y aurait suffisamment d'eau, et si la population est peu dense, elle n'est pas hostile.

Le gouvernement austro-hongrois désire nouer des rapports plus directs avec le Maroc ; à cet effet, un dépôt d'échantillons de marchandises d'origine autrichienne sera établi à Tanger, et la Compagnie de navigation le Lloyd autrichien créera un service de transports qui fera six fois par an le voyage de Trieste à Tanger.

La *Pall Mall Gazette* annonce que le gouvernement marocain a adressé à toutes les puissances signataires de la convention conclue à Madrid en 1880, la demande de supprimer le système des *protégés*, en vertu duquel tout consul européen peut créer au Maroc un État dans l'État. Cette démarche a été motivée par le nombre toujours croissant des protégés, ainsi que par les abus sérieux qui en résultent.

MALANGÉ

Par M. H. CHATELAIN.

Arrivé au terme de mon séjour à Malangé, il est naturel que je vous donne une idée de cette localité, de son aspect présent, de la population qui l'habite, et de son importance comme avant-poste de la civilisation et de la domination portugaise.

Veuillez prendre la peine de m'accompagner en pensée et ne pas perdre patience si, dans notre promenade, je m'arrête devant des objets en apparence insignifiants.

En venant de Pungo-Andongo par le grand sentier qui conduit au

cœur du continent, nous découvrons Malangé, peu après avoir traversé le ruisseau Kangambo et en arrivant à la hauteur du cimetière. C'est de là que le village se présente le mieux, et cependant cette vue n'offre rien de bien frappant. Les toits de chaume, qui s'étagent sur la douce pente de l'éminence en face, donnent au tableau un fond sombre sur lequel se détachent les murs blanchis, le ruban jaunâtre de la rue principale, et la verdure d'une végétation qui s'épanouit à l'aise entre les cabanes éparpillées en un charmant désordre. Nous laissons à gauche la poudrière en construction, destinée à recevoir les 30,000 barils de poudre qui, emmagasinés jusqu'ici dans les maisons particulières à toit de paille, étaient un danger permanent pour l'endroit tout entier, et nous allons au cimetière visiter les tombes des explorateurs allemands Mohr et Meyer. A travers le fouillis, hors des murs, voici le tertre où repose le corps de M^{me} Smith, de notre mission, que l'intolérance ne nous a pas permis de déposer dans l'enceinte du cimetière.

Nous descendons à la petite rivière dont le village a reçu son nom, et arrivons au canal creusé dans le roc pour l'écoulement des eaux stagnantes du grand marais couvert de papyrus qui s'étend au nord du village; d'après l'opinion générale, ce canal, faute d'une profondeur suffisante, ne répond pas à son but. Plus bas nous remarquons les travaux de M. Custodio Machado, qui construit une forte digue avec l'intention d'utiliser l'eau de la rivière comme force motrice, et pour l'irrigation des deux pentes de la vallée. Pour le moment le ruisseau poursuit sans inquiétude sa course accoutumée, formant une petite cascade et serpentant joyeusement vers la Quanza. Le bosquet de palmiers et d'arbres dont les formes trahissent leur origine étrangère, que l'on aperçoit là-bas, est le jardin de M. Machado, qui mérite bien du pays, par le zèle qu'il déploie pour le développement de l'agriculture et des embellissements de la contrée. Après avoir franchi la rivière sur un petit pont de bois, nous montons la douce rampe de la rue bordée de magasins, et nous nous trouvons en présence de la vaste place du *Bongué*¹. Couvert de paille, ainsi que le reste des habitations, et entouré d'un fossé quadrangulaire assez facile à franchir, le fort n'a rien de redoutable; les beaux orangers qui en occupent la large cour lui donnent même un aspect riant; il sert de résidence au chef du *concelho*, et abrite les autorités administratives et postales, qui sont toutes réunies ici dans la personne du chef. A quelques pas de distance, nous arrivons au

¹ Nom indigène pour *fort*.

marché en plein air, où les vendeuses de farine de manioc, de patates, de bananes et d'huile de palmier sont assises en cercle, et des bras et de la langue prennent leur revanche du repos forcé de leurs jambes. Plus loin se trouve le marché de la viande, dans une maison construite pour cela et où l'affluence ne cesse qu'avec le jour. L'église, littéralement *en herbe*, est à l'autre bout de la place, vis-à-vis du fort, et le bel arbre qui croît à la place de l'autel, couvrant de son ombre les murs inachevés, prouve que la ferveur religieuse n'est pas le trait distinctif de la population de ce chef-lieu. Un groupe animé, que nous remarquons non loin de l'église, est formé par les vendeuses de *oualoua* (bière de maïs), élégamment drapées dans leur *milele*, et les amateurs de boisson qui viennent s'abreuver aux énormes gourdes et chaudières contenant le liquide écumant. En rentrant dans la rue centrale, nous passons à gauche devant le restaurant, où les vingt et quelques négociants et commis de l'endroit prennent leurs repas et achèvent leurs soirées. Des sons harmonieux nous attirent au delà vers un long bâtiment. Nous y trouvons une nombreuse famille d'étrangers chantant leurs cantiques, avec accompagnement d'orgue, de violoncelle et de cornet à piston. Ce sont les *Américains* de la mission de l'évêque Taylor. La vivacité de leur chant et de leurs mouvements, et les bonnes couleurs des cinq enfants et des trois dames, prouvent que le climat de Malangé est loin d'être aussi énervant et amollissant que celui de la côte. Reprenant notre marche, nous reconnaissons dans la maison vis-à-vis, aux fenêtres à barreaux de bois et au poste militaire, la prison du district, où les détenus ne se trouvent pas mal du tout. Voici encore les maisons de M. Custodio Machado, où tant d'explorateurs ont logé, et nous sommes au bout de la rue. Un fossé envahi par la végétation, et qui doit son existence à la crainte qu'on eut une fois d'une attaque des *gentios* (gentils, païens, sauvages) de l'intérieur, protège le village du côté de l'est.

Au lieu de nous fatiguer plus longtemps en traversant en nombreux zigzags la *canzala* (village indigène), qui s'étend au large des deux côtés de l'artère principale et qui ne présente rien qui vaille la peine de nous arrêter, montons à ma chambre, où je tâcherai de répondre à vos questions.

Et d'abord la population de Malangé, composée d'éléments souvent nomades, ne peut pas faire l'objet d'une évaluation rigoureuse. En jugeant toutefois d'après le nombre des huttes et des négociants qui emploient continuellement des porteurs et logent leurs clients de l'intérieur, je crois n'être pas trop loin de la vérité en donnant à Malangé,

tout compris, de 1000 à 1500 habitants. Cette population est des plus hétérogènes. Une trentaine de blancs et mulâtres portugais et 14 étrangers blancs en forment le noyau, autour duquel viennent se grouper les noirs venus de Loanda et de la côte à la suite des blancs, et les Ambaquistes (nègres natifs d'Ambaca), qui forment la masse du peuple et de la classe moyenne. Vous les reconnaîtrez partout à leur allure indépendante, à leur habillement aussi européen que leurs moyens le permettent, et à l'affectation avec laquelle ils baragouinent le portugais. Grâce à la polygamie et à leur origine commune, presque tous ont entre eux des liens de parenté. Les auteurs qui les ont mentionnés jusqu'ici les jugent à mon avis trop sévèrement, sans doute pour avoir eu à souffrir de leur ruse et de leur avidité. Quant à moi, tout en reconnaissant leurs nombreux défauts, je vois chez eux le peuple de l'avenir. Agriculteur, négociant, artisan, avide d'instruction et de progrès et conscient de sa supériorité sur les *gentios* qui l'entourent, conscient aussi de son égalité intellectuelle avec le blanc, pourvu qu'il reçoive la même éducation, l'Ambaquiste possède tous les éléments requis pour former un peuple digne du beau pays que la Providence lui a assigné.

Malangé est situé sur le territoire des Masongos, mais ceux-ci se tiennent à l'écart de la civilisation progressive et ne viennent au village que pour affaires, rarement pour s'y fixer. Les Masongos sont bien faits, de haute stature, et ont une belle expression de bonhomie montagnarde sur leurs traits pas trop mal sculptés. De même que les Baïlondos, ils tressent généralement leurs cheveux d'une manière plus ou moins artistique, et comme ils s'adonnent aussi au transport des marchandises, il n'est pas facile de les distinguer au premier coup d'œil. Outre le portage, les Masongos s'occupent de chasse et de commerce indigène. Leurs maisons sont faites d'un treillis de bois recouvert de boue, et sont aussi confortables que leur degré de civilisation peut l'exiger.

Les Bangalas de Kassangé sont les grands fournisseurs du caoutchouc, au commerce duquel Malangé doit son importance, et méritent une mention comme faisant partie intégrante de la population flottante de la localité. Grands marcheurs, habiles marchands et hardis explorateurs des régions lointaines, ils ont de bonnes qualités qui leur font pardonner l'insolence et l'ivrognerie qui les caractérisent. Ayant réussi une fois à expulser et à piller les blancs établis chez eux, ils ont acquis de ce fait une idée exagérée de leur force et de leur importance, et, par le monopole du commerce avec les régions au delà, qu'ils désirent conserver, ils sont plutôt un obstacle qu'un auxiliaire dans la conquête

pacifique du *Matoumbou*¹. Les diverses tribus ont en général chacune sa spécialité, et croiraient déroger en faisant quelque autre travail. Ainsi les Bambeiros — ou Mbamba, comme ils s'appellent eux-mêmes, — ont fait une spécialité de la *tipoia*, hamac suspendu, dans le transport de laquelle ils excellent. Ces Mbamba, ou Akua Mbamba, sont de taille plutôt petite et parlent un dialecte particulier. Leurs *sanzalas*, jolies huttes de paille à forme arrondie, se trouvent éparses près de Malangé et sur le Lombé. Ils disent être originaires de Mbamba Mbuila, à l'intérieur d'Ambriz, prétendent être sujets de S. M. le roi du Congo, et datent leur immigration du règne du père de leur présent *soba*, Bango, — qui n'a pas moins de 70 ans. — Leur dialecte paraît être le même que celui des Mahungo, et se distingue par ses fortes aspirations et ses sons gutturaux. Vers le nord, et au delà du mont Bango, qui limite l'horizon de ce côté, habitent les Akua Mbondos et les Akua Ngola ou Akua Ndongo, communément appelés Jingas, qui apportent à Malangé du maïs, de la farine de manioc, des haricots et quelques boules de caoutchouc. Les Mbondos et les Jingas se ressemblent autant que les Masongos et les Bãilondos, et forment un contraste frappant avec ces derniers. De petite taille, les traits fins, la voix grêle, de manières douces et faisant de leur coiffure une idole, c'est une race éminemment féminine sinon efféminée. Restes de l'antique royaume d'Angola et fortement attachés à leurs coutumes et à leur costume national, on dit qu'ils parlent le pur amboundou ou kimboundou, dont les dialectes de Loanda et d'Ambaca ne seraient qu'une corruption. Ils sont sans contredit la tribu la plus caractéristique; avec leurs longues tresses à l'égyptienne, chargées de verroterie étincelante, leurs hauts bonnets phrygiens appelés kikombo, et les peaux de singes et d'autres habitants des bois dont ils couvrent leur nudité, ils offrent tout ce que l'on peut désirer au point de vue du pittoresque. Ce sont eux qui fabriquent les charmants bonnets de fines herbes qui se vendent assez cher et dont les blancs aiment à se coiffer, à l'égal des sobas indigènes.

Voilà les peuplades que vous pouvez rencontrer tous les jours dans les rues de Malangé et dans les villages avoisinants.

Quant à l'histoire de Malangé, Graça y vint lors de son expédition de 1843 à 1846. Livingstone le mentionne, simplement pour indiquer qu'à son départ pour la côte orientale il y rentra, à la fin de 1864, par le sentier qui l'avait conduit à Loanda.

¹ Nom donné à tout l'intérieur non occupé.

Malangé ne prit d'importance que depuis l'expédition militaire de Cassangé en 1860, et la destruction de cette fameuse *feïra*. Aucun bâtiment ne remonte plus haut. — Le Bongué fut construit à cette occasion, et c'est sous sa protection que s'est groupée peu à peu la population du présent chef-lieu. Celui-ci est le centre d'un *concelho* d'une étendue immense et composé d'une vingtaine de divisions, dont chacune est confiée à un commandant choisi par le chef. Ce ne fut toutefois qu'avec les expéditions allemandes, depuis 1874, que, grâce à Homeyer, Pogge, Mohr, Schütt, Büchner, Wissmann, et aux portugais Capello, Ivens et Carvalho, que Malangé devint un nom connu au delà de la province d'Angola. Lors de la décadence du commerce de l'ivoire et peu après l'abandon de Cassangé, le trafic du caoutchouc mit Malangé sur un rang égal avec Pungo-Andongo. Les peaux, la cire et l'ivoire ne forment plus qu'une partie insignifiante du mouvement commercial de la place. Aujourd'hui celui-ci s'élève annuellement à environ 1,000,000 de francs. Pour vous donner une idée des articles qui s'échangent contre le caoutchouc, entrons dans un des magasins de la localité, il peut suffire à faire connaître tous les autres. Deux grandes portes à doubles battants donnent entrée aux clients, à la lumière et à l'air. Tout le devant est occupé par un long comptoir; à l'un des bouts de celui-ci se trouve le baril d'eau-de-vie qui ne manque jamais; à l'autre bout, la grande balance pour le pesage des précieuses boules. Le mur du fond exhibe, aussi haut que possible, les belles cotonnades aux couleurs voyantes, étalées sur les étagères, la verroterie, des vêtements européens, consistant surtout en uniformes de toutes nos armées, des casques et des gilets de théâtre, de la vaisselle ordinaire et nombre d'autres articles moins essentiels. Dans un coin se trouvent les faisceaux de fusils à pierre, dont près de 10,000 vont annuellement répondre à la demande, jamais satisfaite, de l'intérieur, et tout auprès, des monceaux de tonnelets de poudre, dont je vous ai déjà donné le nombre approximatif. — La consommation toujours croissante et la vente profitable de l'eau-de-vie ont donné lieu à des entreprises que je ne dois pas passer sous silence. Malangé et son faubourg Quissol ne possèdent, à l'heure qu'il est, pas moins de cinq grandes plantations de canne à sucre pour la distillation de l'eau-de-vie, et leur nombre tend à s'accroître avec une rapidité alarmante. Ces plantations sont toutes cultivées par des esclaves rachetés, *resgatados*, du Loanda et du Labuku — Ba-Chilangé. Afin d'éviter tout malentendu je dirai ici que la loi portugaise n'admet point d'esclavage, et que du moment qu'ils ont été rachetés aux marchands qui les amènent de

l'intérieur, ces malheureux sont de droit, sinon toujours de fait, des serviteurs, soit libres, soit engagés par contrat pour un terme de cinq ans.

L'avenir de Malangé dépend entièrement du chemin de fer, qui devrait mettre ce concelho en communication directe avec la mer. Une commission d'ingénieurs est en ce moment en route pour faire les études d'un tracé reliant Ambaca, terme de la ligne actuellement en construction, à Malangé. On voit donc poindre une espérance de ce côté-là. Mais si l'on considère que presque tout le caoutchouc provient des affluents du Congo, il est probable que cette grande voie fluviale deviendra, dans un avenir plus ou moins éloigné, le débouché de ce produit, et que cette source de revenus tarira pour Malangé. En revanche, le sol de ce concelho, favorisé de pluies abondantes et de nombreux cours d'eau, se prête admirablement à l'agriculture, et sa population est assez énergique pour lui donner un grand développement, du moment que les produits du sol trouveront un marché profitable.

Le climat non plus n'offrira rien d'effrayant, lorsque, par le chemin de fer, un changement d'air pourra se faire sans inconvénients. D'ailleurs le blanc peut travailler ici, en plein air et du matin au soir, sans souffrir beaucoup plus de la chaleur que dans le midi de l'Europe ou dans le bassin inférieur du Mississipi. Mais le temps n'est pas encore venu pour la colonisation sur une grande échelle, ainsi que le prouvent l'essai de la colonie Esperança, tout près d'ici, où plus de cinquante Européens ont péri en peu de temps, et l'expérience plus ancienne d'une colonie semblable, près de Pungo-Andongo, qui eut le même sort.

Je ne saurais mieux dire adieu à Malangé, qu'en hâtant de mes vœux la réalisation du projet de chemin de fer, dont l'importance civilisatrice ne saurait être estimée trop haut.

CORRESPONDANCE

Lettre de Malangé, de M. H. Châtelain.

Malangé, 30 juillet 1887.

Bien cher Monsieur,

Depuis ma dernière lettre, j'ai eu le plaisir de trouver quelques nouvelles de M. Arnot dans le *Christian*, de Londres, qui les avait lui-même puisées dans le journal *Echoes of service*. C'est, paraît-il, la publication à consulter pour se tenir au courant des mouvements du hardi pionnier. La dernière lettre de M. Arnot est datée de Mukurru, capitale du Garanganja, le 17 septembre 1886, — les An-